

Ann FEN



**La cafetière italienne
et autres nouvelles**

Ann FEN

La Cafetière italienne

© Ann FEN, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5978-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'homme est un animal sociable qui déteste ses semblables ».

Eugène Delacroix, *Journal*

La cafetière italienne

Bernard entre dans la cuisine à pas feutrés, allume uniquement les deux spots plan de travail comme si trop de lumière pouvait la réveiller dans la chambre fermée, là-bas, à l'autre bout du couloir. Bloquer les premières bouffées de tabac fond de ses poumons, balayer des yeux les immeubles d'en face pour y trouver fenêtres complices, allumées elles aussi bien qu'il ne soit que 5 h du matin : il gère toujours ces premiers gestes avec autant d'intensité et, l'idée d'en être privé lui est insupportable, il refuse désormais tout voyage.

Préparer le café en fait aussi partie. Il s'affaire en retenant ses mouvements, dévisse précautionneusement les deux parties chromées de la cafetière italienne l'a suivi partout depuis qu'il est tout jeune homme. Un cadeau de sa mère. Il aime ouvrir la boîte de café en fer blanc, il aime tasser la poudre fraîche dans le filtre avec ses pouces, il aime humer l'arôme qui émane de tout cet appareillage.

Sa pendule biologique le réveille toujours à cette heure-là, à quelques minutes près, quelle que soit la saison. Dès qu'il ouvre un œil, son esprit fourmille, son envie de bouger est irrépressible. Il a déploré cette première manifestation de l'insomnie qui épargne jusqu'à présent son épouse Marie, pourtant un peu plus âgée que lui, mais il lui a d'abord envié son sommeil profond, jusqu'à des neuf ou dix heures. Assez vite cependant, il a pris son insomnie comme une faveur, celle de gagner ce temps rien qu'à lui, une bulle de conscience dans la nuit silencieuse des autres.

Dans la quiétude de la cuisine faiblement éclairée, il grille sa deuxième cigarette. Les pans coupés de la cafetière lui renvoient l'image fractionnée des meubles rouges que Marie a choisis ; lui aurait préféré du gris. Le métal blanc, à peine terni par endroits, se reflète lui-même sur la plaque en vitrocéramique d'où surgit, au fond noir, une kaléidoscopie improbable où se perd son regard. La cafetière crachote, puis se met en fureur. La cérémonie touche à sa fin.

Il verse le liquide parfumé dans le grand bol breton sur lequel, en cursives naïves, est inscrit son prénom, et se rend, comme chaque jour, dans son bureau pour écrire... Une sorte de journal dans lequel il s'autorise à déverser tout ce qui passe par la tête. Un exutoire qui lui épargne le psy que ne cesse de lui conseiller

Marie. Depuis quelque temps, ce qui en sort est plutôt maussade, méandre presque morbide.

C'est l'hiver. Ça lui laisse quelques heures de solitude paisible dans le halo de la lampe. Après, malheureusement, il entendra un grincement de porte, des pas fur sur le parquet, une autre porte et la chasse d'eau. Marie passera la tête de l'entrebâillement de la porte du bureau, et, les yeux encore gonflés de sommeil viendra lui déposer un baiser léger sur le front. Suivra le petit déjeuner bio qu'elle préparera soigneusement, avec biscottes allégées, gelée royale, yaourt bifidus pour garder le calcium, et surtout, un litre de thé vert, celui qui purifie et tonifie tout à la fois. Il fera semblant de prendre plaisir à discuter de leur programme du jour, répartissant, le plus souvent sans heurt, les menues corvées, boulanger, marcs Picard Surgelés. Sans doute lui reparlera-t-elle du voyage à Florence. « On n'a jamais fait Florence ! On sera bientôt trop vieux. Tu peux faire un effort, non ? » Il résistera et lui proposera pour la dixième fois de s'y rendre avec sa belle-sœur Claire qui n'attend que ça. Elles se sont si bien entendues lors de leur virée, l'été dernier, en Sicile !

Pour l'instant, il est seul et s'installe à son bureau : bol, paquet de cigarettes, grand cendrier, il est paré. Mais, juste au moment où il s'assoit devant sa table, la porte grince, des pas rapides et fermes parcourent le couloir, puis un grand silence s'élève dans la cuisine. Il se lève d'un bond.

— Marie, c'est toi ?

Il court à la cuisine qu'il trouve allumée en grand : elle s'y tient, immobile, yeux rivés au sol où gît la cafetière. Des larmes lui coulent sur les joues, elle respire avec difficulté, en hoquetant.

— Tu t'es brûlée ? Mais qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ? Marie réponds-moi, voyons !

Il lui prend les mains pour les ausculter, le dessus, puis les paumes, mais elle lui retire avec violence.

— Qu'y a-t-il, Marie ? Quelque chose qui cloche ? Tu es malade ?

— Malade ? Moi ? Au contraire. J'ai décidé de partir. Et pas avec Claire, non. Partir pour de bon. Mon pauvre Bernard, c'est toi le malade. Tu es devenu pitoyable. Je te laisse à tes cigarettes et à ta chère cafetière, celle de Môman !

— Mais, Marie...

— Il n'y a pas de mais... Tu m'ennuies. Je m'ennuie. Je craque, c'est tout simple.

Elle lève les yeux vers lui, des yeux froids, presque translucides, des yeux haineux qui le défient, alors que, de la pointe de sa mule, elle envoie valdinguer

cafetière contre le mur.

— Saloperie de cafetière !

Sous la lumière crue du plafonnier, il la trouve pâle, maigre, plus moche que jamais. Et même un peu voûtée, ce qu'il n'avait pas remarqué auparavant. Le revers de sa robe de chambre et de ses mules à pompons lui devient soudain insupportable, sale, défraîchi, médiocre.

Tandis qu'elle sort, avec un air théâtral qu'il trouve parfaitement ridicule eu égard à la robe de chambre et aux mules délavées, il ramasse les morceaux de cafetière : anse en bakélite à présent fissurée, éléments d'aluminium dissociés, cabossés.

Pas un mot pour la retenir. Sans le bris de la cafetière, peut-être aurait-il cherché à composer.

Opéras

— Surtout, papa, vérifie bien tous tes papiers, passeport, demande ESTA adresse de l'hôtel : aux States, ça ne plaisante pas ! Et ton avion pour New York est demain matin à 11 h 05 à Roissy, mais tu dois arriver...

— Mais oui, ma grande ! J'ai encore toute ma tête, tu sais. Allez, gros bisous Je vais essayer de dormir.

Virgile raccroche le téléphone. Un peu fébrile, il inspecte une dernière fois ses affaires comme vient de le lui conseiller sa fille Jacqueline. Il vérifie le contenu de son bagage à main : les papiers bien sûr, mais surtout ses livres (deux romans d'Akira Yoshigura dont il s'est récemment entiché), ses jumelles de spectacle, il ne manquerait plus qu'il oublie l'essentiel, et le vieil iPod que ses enfants lui ont offert pour ses soixante-dix ans. C'est amusant, vraiment. En somme, tous les cinq ans, ils l'encouragent à cultiver sa passion de l'opéra. Mais cette fois, ce sera en live. Quelle histoire, tout de même.

Tout est fin prêt, mais il traînasse dans son appartement, malgré l'heure tardive : volets clos, rideaux tirés, plantes vertes arrosées, réfrigérateur vidé. Dans son logement trop bien rangé, toute chaleur humaine semble avoir déjà disparu.

Plus la nuit avance, plus incisif se fait le pincement au cœur qui lui fait presque déplorer son envol le lendemain pour New York. Au fil des ans, il a tissé son cocon avec les fils de sa vie, livres, disques, albums photos. Ce n'est pas qu'il le regarde, les photos, mais c'est là, comme un sédiment de souvenirs. Un chagrin, un déchirement son départ ? Il a déjà hâte de rentrer alors qu'il n'est même pas parti ! Si ses enfants savaient...

Jeune, il voyageait énormément. Chichement, bien entendu, ce qui ne le dérangeait pas du tout. Au contraire, ce côté "à la guerre comme à la guerre" l'excitait. Plus c'était loin et précaire, plus ça durait, plus il était émoustillé et bienheureux. Couper les ponts, se translater dans un monde nouveau qui le densifiait, lui aiguisait yeux, oreilles, narines... Dans chaque périple qui lui était une renaissance, il aimait tout, l'avant, l'après et bien sûr le pendant. C'est simple dès qu'il rentrait chez lui, avant même de ranger sacs et valises, il cherchait s :

future destination sur la grande mappemonde accrochée au mur de son bureau.

Cet engouement, lorsqu'il avait rencontré sa femme, ne s'était pas calmé. Elle était encore plus enragée que lui. Ils en plaisantaient parfois, se disaient prêts à larguer leur logement pour vivre sur la route. L'idée saugrenue d'intégrer un cirque ambulant leur était même venue après une nuit d'amour. Le seul hic, c'est qu'ils n'avaient aucun numéro à proposer ! Au lieu de ça, ils eurent trois enfants puis sa femme était morte à même pas cinquante ans.

Plus tard, une fois les enfants devenus adultes, il s'était retrouvé seul et s'était remis à voyager. Peu à peu cependant, la période d'anxiété qui précédait le départ n'avait cessé de s'allonger, pour finir par l'emporter sur une curiosité en déclin. Sa sève avait reflué.

Au fond, passé le premier emballement, l'escapade à New York le perturbe. Depuis un mois, depuis sa fameuse soirée d'anniversaire, il a essayé de se projeter : flâner le nez au vent, en attendant la grande soirée au Met, peut-être prendre un bateau sur l'Hudson, franchir à pied le pont de Brooklyn, et pourquoi pas, monter au sommet de l'Empire State building, mais au fil des jours, il s'est surtout imaginé les avenues enserrées dans les buildings, les hurlements de sirènes, le tumulte d'une ville qu'on dit ne jamais dormir... Plus le temps passe plus il a pensé à ce qu'il ferait s'il restait à Paris en ce beau mois de juillet. Réticence, appréhension...

Le soir de son anniversaire, en découvrant son cadeau, il n'avait pourtant ressenti que du bonheur. C'était une bien belle fête qu'ils lui avaient faite là. Sacrés mômes tout de même ! Qu'ils se démènent comme ça pour se retrouver tous à Paris, alors qu'ils passaient le plus clair de leur temps à l'autre bout du monde et surtout en avion, ça l'avait épaté et ravi.

Ils avaient fait une sacrée bombance, tous les quatre. Pas mal bu aussi. Bernard arrivé le premier, avait solennellement déposé un magnum de Petrus au centre de la table. Grand prince, son cadet. Un peu frimeur, mais tellement gentil. Sa façon à lui de dire son respect et sa tendresse, toujours prêt à mettre des choses sur le mots plutôt que l'inverse. Leur ébriété avait monté crescendo, enflé, déferlé pour finir par éclater en vagues euphoriques dont l'écho s'était propagé dans l'air chaud de ce beau soir de juin.

Après la cérémonie du champagne et du gâteau, Virgile leur avait chanté son air préféré d'Alfredo, celui qu'ils attendaient. Bien campé sur ses jambes encore robustes, les mains croisées sur son ventre serré, les poumons dilatés, il était au mieux de sa forme : l'explosion intérieure de sa voix de ténor, toujours

vigoureuse, s'était confondue un instant avec celle de Domingo, puissante et pénétrante, entendue une nuit, une nuit d'il y a si longtemps, dans les ombres parfumées des Thermes de Caracalla, une nuit à Rome avec son Isabelle... Sa fille Jacqueline, la seule qui avait hérité de sa passion musicale, lui avait ensuite donné la réplique dans leur duo favori. Violetta en avait un peu souffert, mais c'était si délicieux de chanter ensemble. Les deux frères immobiles retenaient leur respiration.

— Allez, ouvre papa ! C'est pour toi. De notre part à tous les trois.

Bertrand, l'aîné, lui avait alors tendu une enveloppe bleu pâle qui contenait un billet. Virgile l'avait lu tout haut, en détachant chaque mot :

METROPOLITAN OPERA, LA TRAVIATA, TUESDAY, THIRD OF JUNE
8 :00 PM, ROW K, SEAT 23.

— La première, papa, lui avait précisé Jacqueline, et avec Nathalie Dessay ! Tu te rends compte ?

— Si je me rends compte !

Ses larmes l'avaient empêché de continuer.

Toute sa vie, il en avait rêvé ! Aller au Met ! Met, mot magique, si souvent prononcé avec sa femme Isabelle. Comme Bayreuth ou Glyndebourne. De ces rêves que l'on sait inaccessibles, mais qu'on aime convoquer. Ils s'en étaient bercés et s'étaient juré qu'ils iraient un jour, tous les deux, quand ils seraient plus vieux et surtout un peu plus riches.

Pour l'instant, ses moyens de professeur retraité lui permettaient tout juste de s'abonner au Gaumont Opéra qui retransmettait en direct certaines représentations du Met. Depuis pas mal d'années, un samedi sur trois, il y retrouvait sa petite coterie : aux entractes où chacun apportait de quoi régaler les autres, s'échangeaient les verres et les critiques que Virgile jugeait excessives inutilement méchantes et souvent erronées, mais la légèreté provocatrice était de mise et ça le distrait. Un verre de blanc dans une main, un mini sandwich au saumon dans l'autre, ils décochaient les mots assassins qui réduisaient la mezzo à une infâme tour devenue presque aphone, et le ténor, à un gras double à peine capable de murmurer. En rentrant chez lui, il se passait la meilleure version de l'œuvre qu'il venait d'écouter au Gaumont, pour chasser la frivolité et retrouver l'émotion.

Quand ses trois enfants l'avaient quitté après leur belle soirée, Virgile s'était senti tout chose. Son sentiment de solitude avait ressurgi en regardant les relief